Monsieur Tadeusz Lewicki

Un État soudanais médiéval inconnu : le royaume de Zāfūn(u).

In: Cahiers d'études africaines. Vol. 11 N°44. 1971. pp. 501-525.

TADEUSZ LEWICKI

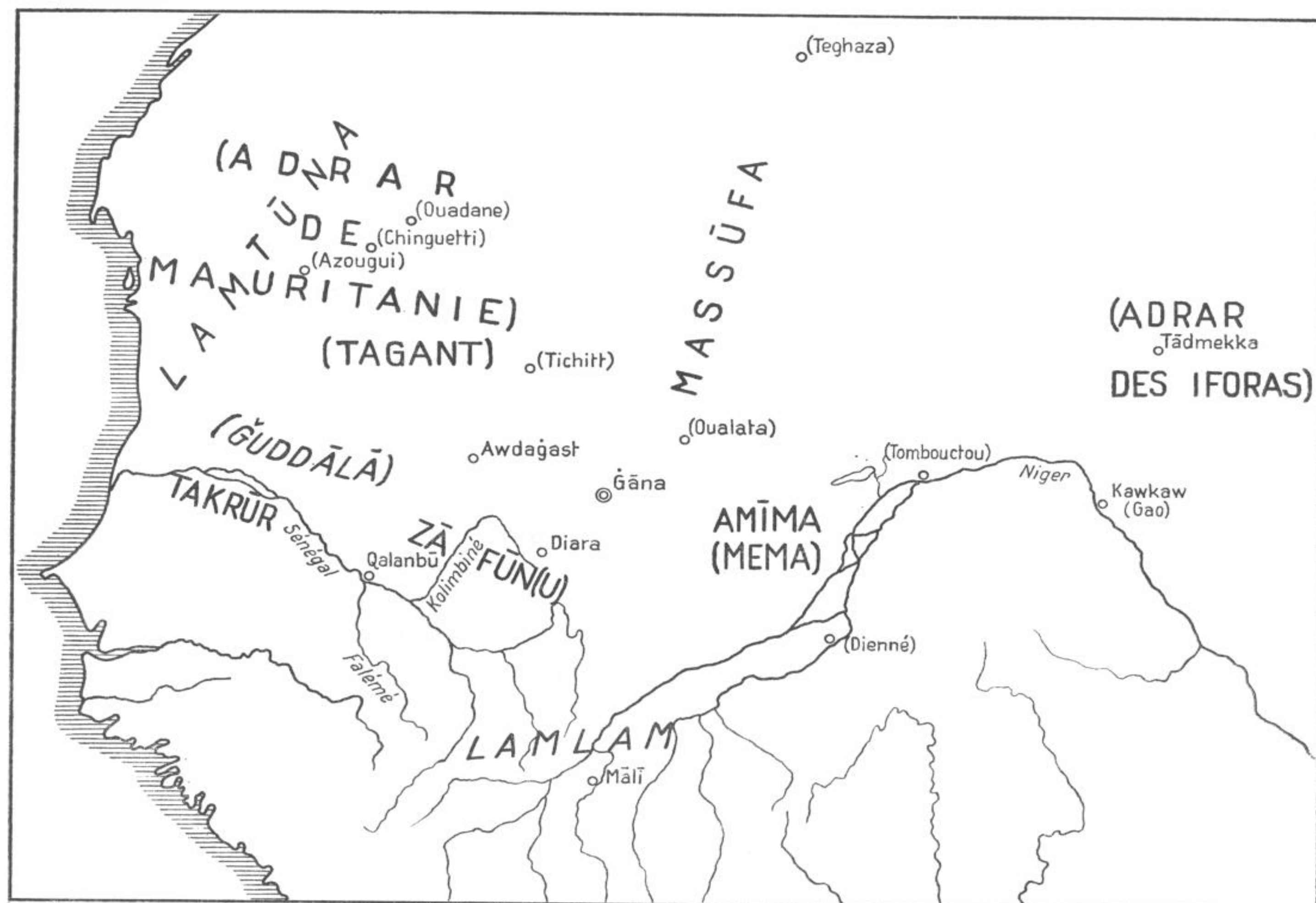
Un État soudanais médiéval inconnu : le royaume de Zāfūn(u)*

Yāqūt (1179-1229 A.D.), éminent savant et voyageur arabe, est l'auteur d'un grand dictionnaire de géographie *Mu'ğam al-buldān*[1], compilé en 1218-1224 A.D.[2], où, parmi les renseignements divers, on trouve quelques informations très intéressantes sur les localités, les pays et les peuples du Sahara et du Soudan, aussi bien occidental que central. Ces informations se trouvent dans une vingtaine d'articles du *Mu'ğam al-buldān* dont quelques-uns sont basés, partiellement ou entièrement, sur les données puisées dans les œuvres des géographes arabes des xe-xie siècles, tels que Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, al-Muhallabī, Ibn Ḥawqal et al-Bakrī ; toutefois, la plupart des autres sont sans doute originaux. Yāqūt y utilise les relations orales fournies par des informateurs anonymes. C'étaient probablement des voyageurs ou des commerçants ayant visité le Sahara et le Soudan ; l'auteur du *Mu'ğam al-buldān* a dû les rencontrer lors de son séjour dans l'une des grandes villes commerciales d'Égypte, de Syrie ou d'Iraq. Les renseignements fournis par ces informateurs sont plus actuels que ceux qu'il avait puisés dans des sources écrites. Ils se rapportent au début du xiiie siècle ou à la seconde moitié du xiie siècle, remontant parfois même jusqu'avant 1150. Contrairement aux descriptions du Sahara et du Soudan que l'on trouve dans les œuvres géographiques dues à Ibn Ḥawqal et à al-Bakrī, ainsi que dans le *Livre de Roger* d'al-Idrīsī (1154), d'ailleurs inconnu de Yāqūt — descriptions plusieurs fois tra-

* Translitération : ḏ = dh ; ğ = j, dj ; ġ = gh ; ḫ = kh ; ṯ = th ; š = sh ; ṣ = ç ; ḍ = d emphatique.

1. F. Wüstenfeld, *Jacut's geographishes Wörterbuch*, Leipzig, 1866-1870, I-IV, *passim*.

2. Voir sur cet ouvrage : I. Y. Kračkovskiy, « Arabskaya geografičeskaya literatura », in *Izbrannye sočineniya*, Moscou-Leningrad, 1955-1960, IV, pp. 330-342 ; G. Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, Paris, 1966, pp. 207-208 ; T. Lewicki, *Arabic External Sources for the History of Africa to the South of Sahara*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1969, pp. 68-70.



duites et commentées par les arabisants et les africanistes —, les informations apportées par le *Muʿǧam al-buldān* ont éveillé relativement peu d'intérêt parmi les chercheurs contemporains.

Parmi les publications qui mentionnent cet ouvrage, il en est deux qui méritent une attention particulière. La première est due au savant égyptien Youssouf Kamal qui cite — en les accompagnant d'une traduction française, malheureusement dépourvue de commentaires — des fragments d'articles tirés de l'œuvre de Yāqūt se rapportant à des localités, des pays et des peuples d'Afrique[1]. L'autre publication, beaucoup plus importante que l'édition de Youssouf Kamal, est la traduction allemande de l'éminent africaniste allemand E. Dammann[2]. Il est

1. Youssouf Kamal, *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, Leyde, 1932-1934, III, f° 948 r° - 956 v°, *passim*.
2. E. Dammann, *Beiträge zur arabischen Quellen zur Kenntnis des negerischen Africa*, Bordesholm, 1929, *passim*.

vrai que ce dernier se borne à traduire une huitaine d'articles du dictionnaire de géographie de Yāqūt concernant l'Afrique noire — « at-Tibr », « Takrūr », « Zaġāwa », « Ġāna », « Kānim », « Kināwa », « Kūkū » et « Kuwwār » —, mais il accompagne sa traduction d'un nombre d'annotations très précieuses, grâce auxquelles la compréhension d'informations contenues dans les articles en question devient beaucoup plus facile.

Quant aux articles passés sous silence dans la traduction de Dammann et laissés sans commentaire dans l'édition incomplète de Youssouf Kamal, la première place revient à l'article زَافُونُ « *Zāfūn(u)* », très important pour la connaissance de l'histoire du Soudan occidental et de ses rapports avec l'Afrique du Nord au XIIe siècle. C'était l'époque du morcellement politique de cette région, après l'effondrement, en 1076, de l'État du Ġāna habité par l'ethnie soninké de croyance animiste. Avant d'être anéanti par les Almoravides berbères musulmans[1], cet État étendait son autorité sur tout le territoire du Soudan occidental. Son histoire après 1076 est peu connue. Le traité géographique d'al-Idrīsī nous fournit, à ce sujet, une seule information d'après laquelle en 1154, c'est-à-dire au moment de la composition de l'ouvrage, le Ġāna redevint un État indépendant et puissant, gouverné par une dynastie convertie à l'islam et d'origine indubitablement soninké, bien que ses représentants se soient attribué la qualité de descendants d'Ali, beau-fils du Prophète[2]. Dans sa description du Soudan occidental, al-Idrīsī écrit qu'au milieu du XIIe siècle les rois du Ġāna rétablirent leur autorité sur une grande partie de cette région ; il cite quelques États qui réussirent à garder leur indépendance. Ces informations sont contestées, dans une certaine mesure, par une tradition orale soninké. D'après cette tradition, le royaume du Ġāna a été désagrégé au XIe siècle en plusieurs organismes étatiques indépendants, dont le royaume Soso embrassant la province du Kaniaga et les contrées adjacentes, puis le royaume fondé par la dynastie des Dukuré sur les territoires des provinces de Wagadu et Bakunu, ainsi que l'État constitué par la dynastie des Niakaté avec, comme capitale, la ville de Diara située dans la province de Kingi. La tradition mentionne également d'autres royaumes surgis des décombres du Ġāna. Ils furent tous fondés à la fin du XIe siècle par des Soninké émigrés de cet État sur des territoires colonisés, d'ailleurs, par leurs compatriotes qui y étaient installés

1. Voir à ce propos : M. DELAFOSSE, *Haut-Sénégal-Niger*, Paris, 1912, I, pp. 122-124, et II, pp. 12-59 et 154-170 ; R. CORNEVIN, *Histoire des peuples de l'Afrique noire*, Paris, 1960, pp. 242-247.
2. R. DOZY et M. J. DE GOEJE, *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî : texte arabe publié... avec une traduction, des notes et un glossaire*, Leyde, 1866, texte arabe pp. 5-11, trad. franç. pp. 6-11.

depuis longtemps[1]. Quant au Ġāna à proprement parler, la tradition citée plus haut affirme qu'au début du XIIe siècle, ce royaume était plutôt petit ; la situation ne changea en sa faveur qu'au milieu de ce même siècle. En 1203, le Ġāna est compris dans le royaume Soso qui, à son tour, est conquis en 1240 par les rois du Mālī. Au cours du XIIIe siècle, ces derniers annexent les dépendances du Ġāna pour rétablir, au début du XIVe siècle, l'unité politique du Soudan occidental, en fondant un empire dont les frontières s'étendaient beaucoup plus loin que celles du Ġāna aux VIIIe-XIe siècles, c'est-à-dire à l'époque de son apogée[2].

L'un des royaumes soudanais qui se constitua ou, plutôt, reprit son indépendance par suite de la conquête du Ġāna par les Almoravides, en 1076, fut justement le royaume de Zāfūn(u) dont nous connaissons l'existence grâce au dictionnaire de géographie de Yāqūt.

L'auteur du *Mu'ǧam al-buldān* donne une ample description de Zāfūn(u) dans l'article portant le même titre[3] ; en outre, une brève mention sur ce pays se trouve également dans l'article traitant de la ville de Ġadāmis (Ghadamès) en Tripolitaine[4]. Voici la traduction du premier des passages en question :

« Zāfūn(u) زَافُون [...] est une vaste province [située] au Pays des Noirs *(bilād as-Sūdan)*, voisine du Maghreb et confinant aux ' pays des [peuples de] Porteurs du Voile ' *(bilād al-mulaṯṯamīn)*. [Ses habitants] ont un roi puissant et terrible. Il a une capitale appelée Zāfūn(u), mais [en principe] il mène une vie nomade, en paissant ses troupeaux dans les endroits couverts de végétation, comme le faisaient les ' [peuples de] Porteurs du Voile ' *(al-mulaṯṯamūn)* avant de prendre l'autorité sur les pays du Maghreb. Le roi d'az-Zāfūn(u) est plus puissant que ces derniers et plus versé dans l'art de régner. Et c'est la raison pour laquelle les [peuples de] Porteurs du Voile reconnaissent sa supériorité, en lui témoignant leur obéissance et en recourant à lui [pour obtenir son aide] en cas d'importantes affaires d'État. Une année, en allant en pèlerinage à la Mecque, ce roi arriva au Maghreb, chez le Porteur du Voile al-Lamtūnī, 'prince des Musulmans' *(amīr al-muslimīn)*. Celui-ci accueillit le roi à pied tandis que le [roi de] Zāfūn(u) ne descendit pas de son cheval [pour le saluer]. Quelqu'un qui l'a vu à Marākuš [Marrakech], le jour de son entrée dans cette ville, raconte ce qui suit : c'était un homme grand, au teint noir et même très noir, dont le visage était couvert d'un voile appelé *niqāb (al-munaqqab) ;* les blancs de ses yeux étaient rouges et pareils à deux charbons [ardents], et ses paumes jaunes comme si elles avaient été teintes au safran. Il portait des robes coupées et était enveloppé d'un manteau blanc. Il entra [à cheval] au château du prince des Musulmans, tandis que celui-ci le précédait à pied. »

Quant à la mention qui se trouve dans l'article « Ġadāmis », il en résulte que cette ville était située dans la partie sud du Maghreb et sur

1. DELAFOSSE, II, pp. 55-56 et *passim ;* CORNEVIN, p. 246.
2. DELAFOSSE, II, *passim ;* CORNEVIN, pp. 246-249.
3. WÜSTENFELD, II, p. 980.
4. *Ibid.*, III, p. 776.

la route du Pays des Noirs *(bilād as-Sūdan)*, tout en se trouvant de « l'autre côté » du pays de Zāfūn(u). Cette information est due, sans doute, à quelqu'un qui, arrivé à Zāfūn(u) par le Maroc et le Sahara occidental, c'est-à-dire du nord-ouest, apprit l'existence d'une autre route reliant ce pays à Ghadamès entre autres, donc se dirigeant vers le nord-est de Zāfūn(u). Ce fragment n'étant d'ailleurs pas très clair, nous n'en tiendrons pas compte dans nos considérations ultérieures.

La relation sur le royaume et le roi de Zāfūn(u)[1] rapportée par le *Mu'ǧam al-buldān* est incontestablement originale et on ne la trouve dans aucun des ouvrages sur lesquels Yāqūt s'était basé. Ainsi, tout semble indiquer que celui-ci la puise (probablement par l'intermédiaire d'un tiers) dans le récit oral d'un informateur anonyme, sans doute le même que celui qu'il cite dans la description de l'entrée du roi de Zāfūn(u) à Marrakech. Cette relation date d'ailleurs d'une époque beaucoup plus ancienne que celle où fut composé le *Mu'ǧam al-buldān*. Comme il résulte du passage que je viens de citer, la relation nous intéressant date de l'époque où le Maghreb était gouverné par la dynastie des Almoravides. En effet, il n'y a qu'un émir de cette dynastie qui puisse se cacher sous le nom d'al-Lamtūnī « porteur du voile » *(al-mulaṯṯam)* et de « prince des Musulmans » *(amīr al-muslimīn)*, comme Yāqūt appelle le roi qui gouvernait à Marrakech au moment de la visite du souverain de Zāfūn(u). La dynastie des Almoravides tirait son origine de la tribu berbère des Lamtūna qui, au Moyen Age, campait dans le Sahara occidental, ayant en même temps un centre tribal dans l'Adrar de Mauritanie[2]. De là vient le nom d' « émirs Lamtūna »[3] ou, tout simplement, de « Lamtūna »[4] donné par les écrivains arabes du Moyen Age aux émirs de la dynastie des Almoravides. La tribu des Lamtūna se trouvait parmi ces tribus berbères campant dans le Sahara occidental et central que les écrivains arabes médiévaux appelaient *al-mulaṯṯamūn* (sing. *al-mulaṯṯam*), ce qui veut dire « porteurs du voile », du nom arabe *liṯām*, « voile servant à couvrir le bas du visage et surtout la bouche ». De là, cette épithète « porteur du voile » *(al-mulaṯṯam)* employée pour qualifier l'émir almoravide cité par Yāqūt. J'aimerais rappeler ici qu'al-Idrīsī, géographe arabe du XIIe siècle, appelle, lui aussi, les émirs de la dynastie des Almoravides tout simplement *al-mulaṯṯamūn*[5], et que l'historien Ibn Ḫaldūn, en parlant de leur État

1. Youssouf KAMAL (III, f° 960 r°) transcrit ce nom par « Zāfōun », en omettant le /u/ bref mis à la fin de ce nom par Yāqūt.
2. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*..., trad. de l'arabe par le Baron DE SLANE... Nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova..., Paris, 1925-1956, II, pp. 67-86 *et passim* ; R. MAUNY, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age*, Dakar, 1961, pp. 456, 521-522, *passim*.
3. IBN KHALDOUN, II, p. 175.
4. DOZY et DE GOEJE, texte arabe p. 68, trad. franç. p. 78 ; IBN KHALDOUN, II, pp. 173 et 175.
5. DOZY et DE GOEJE, texte arabe pp. 66 et 77, trad. franç. pp. 76 et 88.

au Maghreb et en Espagne, lui confère le nom de l' « État des Porteurs du Voile »[1]. Ainsi, tout semble indiquer qu'aussi bien la relation sur l'arrivée du roi de Zāfūn(u) à Marrakech, dont Yāqūt s'était servi, que la description du roi et du royaume de Zāfūn(u), qui se trouve dans le *Mu'ǵam al-buldān*, datent, toutes les deux, de l'époque du règne de la dynastie des Almoravides au Maghreb occidental, c'est-à-dire des années 1053-1147.

Il me semble d'ailleurs possible de limiter encore cette période au dernier quart de siècle du règne des Almoravides, c'est-à-dire au temps du déclin de leur prestige. Parle en faveur de cette dernière hypothèse la description de l'accueil réservé au roi de Zāfūn(u) par l'émir almoravide dont le nom nous reste inconnu. Pareil accueil, empreint de respect exagéré sinon d'humilité, fait au roi noir par cet émir, serait impensable à l'époque du règne brillant de Yūsuf Ibn Tāšfīn (1061-1107) et même encore au début de celui de son fils 'Ali Ibn Yūsuf (1107-1143). Cependant, le prestige des Almoravides tombe peu de temps après, au moment de l'avènement du *mahdī* Ibn Tūmart (1121-1130) et de son successeur 'Abd al-Mu'min, futur fondateur de l'État des Almohades, qui déploie ses activités dès 1128. Ceux-ci s'élèvent, les armes à la main, contre les derniers émirs almoravides, troublant ainsi les dernières vingt-cinq années du règne de la dynastie[2]. Pour venir à bout de ces rebelles soutenus par la puissante tribu des montagnards Maṣmūda, les Almoravides avaient besoin de sommes d'argent considérables. Cela expliquerait bel et bien l'humble attitude adoptée à l'égard du roi de Zāfūn(u) par l'émir almoravide dont parle Yāqūt. En effet, ce dernier État confinant, comme nous le verrons plus tard, à un des principaux territoires aurifères du Soudan occidental, fut l'un des plus importants exportateurs d'or et d'autres produits soudanais très recherchés, tels qu'esclaves, ivoire, ébène, etc., vers les pays du Maghreb. Ces produits étaient achetés dans la capitale de Zāfūn(u) par les marchands maghrébins venus des principaux centres commerciaux de l'État almoravide, tels que la province du Sous *(as-Sūs al-Aqṣā)* dans le Maroc méridional et la région de Siǵilmāsa et de Tāfilālet dans le sud-est de ce pays. Ainsi, tenant compte de tout ce qu'on a dit plus haut, il semble qu'il serait préférable de limiter l'époque de la rédaction de la relation sur Zāfūn(u), utilisée par Yāqūt, aux années 1121-1147. Il est d'ailleurs peu probable que ce témoin oculaire de l'entrée du roi de Zāfūn(u) à Marrakech ait rencontré Yāqūt personnellement. Il y a plutôt lieu de croire que sa relation fut trans-

1. IBN KHALDOUN, II, p. 110. Sur le sultanat des Mulattamūn (Almoravides), voir aussi un passage de *Kitāb ǵuǵrāfiyā fī aqālīm as-sab'a* de Ibn Sa'īd (XIII[e] siècle), in KAMAL, III, f[o] 1083 v[o].

2. A. BEL, « Almohaden », in HOUTSMA *et al.*, *Enzyklopaedie des Islām*, Leyden-Leipzig, 1913, I, pp. 332-333.

mise à l'auteur du *Mu'ğam al-buldān* par l'intermédiaire d'un tiers, qui devait être beaucoup plus jeune que le témoin, mais plus âgé que Yāqūt.

Essayons maintenant d'établir dans quelle partie du Soudan occidental pouvait se trouver le royaume de Zāfūn(u). D'après le *Mu'ğam al-buldān*, il devait être voisin du Maghreb — au Moyen Age, ce nom était donné à l'Afrique du Nord-Ouest — et confiner aux pays des « Porteurs du Voile ». Les sources arabes médiévales confèrent ce nom aux tribus berbères qui campaient dans le Sahara occidental et central, parmi lesquelles la tribu Lamtūna (ou Lemtūna) d'où les Almoravides sont originaires. Comme j'ai déjà mentionné plus haut, le nom *al-mulattamūn* que les Arabes leur donnaient vient du fait que, parmi les détails caractérisant les vêtements des hommes de cette tribu, se trouvait le voile couvrant le visage et, surtout, la bouche. Ce voile est encore porté aujourd'hui par les descendants de ces nomades berbères sahariens et notamment par les Touareg (je pense ici aux confédérations touareg de l'Ahaggar, de l'Ajjer, de l'Aoulimidden et des Kel Oui) chez lesquels il porte le nom berbère (tamaheq) de *tighelmūst*. C'est une bande de crêpe, longue et étroite, que les Touareg s'enroulent autour de la tête, afin de couvrir le front et la bouche, les yeux seuls restant découverts. Pareil voile ne peut être porté que par les hommes adultes. Les hommes de noble extraction ont droit à des voiles noirs ou bleus, tandis que les tribus vassales et les esclaves d'origine noire doivent se contenter de voiles blancs ou mixtes[1]. L'unique description d'un tel voile, porté par les hommes des tribus berbères sahariennes, qu'on retrouve dans les sources médiévales est due à al-Bakrī, géographe arabe qui écrivait en 1068. Il donne à ce voile le nom arabe de *niqāb*, tout en affirmant que celui-ci, ne laissant voir que les yeux, couvre mieux le visage que le *litām* proprement dit[2]. Je n'ai pas l'intention de m'occuper ici de l'origine de cette coutume berbère ; les intéressés trouveront des informations dans une vaste étude consacrée à ce problème par le chercheur italien R. Corso[3]. Toutefois, j'aimerais rappeler ici que la coutume de porter le *litām*, observée par les hommes de la tribu Anbiya qui habitait les territoires de la Mauritanie actuelle proche du Soudan occidental, est déjà attestée par al-Ya'qūbī, historien et

1. R. CORSO, « Il velo dei Tuaregh », *Annali. Istituto Universitario Orientale di Napoli*, Nuova Serie, III, 1949, pp. 151-166.

2. *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe, éd. DE SLANE, Alger, 2e éd., 1911, pp. 148 et 170 ; *Description de l'Afrique septentrionale par El-Bekri*, trad. par DE SLANE, éd. revue, Alger, 1913, pp. 283 et 321. Sur le *niqāb*, voir aussi R. DOZY, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde-Paris, 1927, II, p. 707. Sur le *litām* porté par les anciens Arabes au VIIe siècle, voir MAÇOUDI, *Les prairies d'or*, texte et traduction par C. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE, Pari,s 1861-1877, IV, p. 334.

3. CORSO, *passim*.

géographe arabe de la fin du IXe siècle[1]. Le voyageur Ibn Ḥawqal qui, au milieu du Xe siècle, fit un séjour dans le Sahara occidental, remarqua cette coutume, entre autres, chez les hommes de la tribu Massūfa, dans la région de Oualata et de Teghaza, ainsi que chez ceux de la tribu Ṣanhāğa (Zenaga)[2]. Suivant d'autres auteurs arabes moyenâgeux, parmi les tribus de « Porteurs du Voile » se rangeaient également les Ǧuddāla et les Lamtūna, peuples nomades campant dans les territoires de la Mauritanie actuelle[3]. Le Sahara central fut habité par d'autres tribus de « Porteurs du Voile » et notamment par les Lamṭa, dans le Hoggar actuel, et les Targa, d'où vient le nom des Touareg d'aujourd'hui[4]. Parmi les porteurs du *liṯām* se trouvaient également un sultan berbère du royaume de Takeddā, dans l'Aïr actuel[5], et, d'ailleurs, tous les peuples berbères habitant le Sahara de l'Atlantique jusqu'à Ghadamès[6].

Quant à la frontière méridionale des territoires sahariens habités au Moyen Age par les pasteurs berbères « portant le voile », il semble qu'elle devait suivre l'isohyète de 300 mm/an, qui, d'après R. Mauny, sépare le Sahara méridional et le Sahel septentrional du Sahel méridional[7]. Les deux premières régions furent le domaine de pasteurs blancs[8] indépendants ou, parfois, relevant, d'une façon relâchée, de grands États soudanais. Ce sont justement ces territoires qui, au Moyen Age, étaient habités par les tribus berbères de « Porteurs du Voile ». Par contre, le Sahel du Sud, qui s'étend entre les isohyètes de 300 mm et 600 mm, ainsi que la zone nord-soudanaise qui l'avoisine au sud s'étirant jusqu'à l'isohyète 1 000 mm, font partie du domaine de grands États noirs : ceux du Takrūr, au Sénégal d'aujourd'hui, de Ǧāna, de Gao, c'est-à-dire du Songhay, du Kanem-Bornu, et les royaumes des Hausa. C'est la zone où l'agriculture (on y cultive surtout le millet, *Pennisetum*) joue un rôle relativement peu important, à cause des précipitations irrégulières, et est limitée à quelques lopins des terres les plus fertiles. La plus grande partie de ces territoires sont des zones de parcours ; l'élevage des bœufs à bosse et des brebis est l'élément le plus important de l'économie locale[9]. C'est donc là qu'il faut chercher

1. « Kitâb al-Boldân auctore Ahmed ibn abi Jakûb ib Wâdhih al-Kâtib al-Jakûbî », in M. J. DE GOEJE, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, Lugduni Batavorum, 2e éd., 1892, p. 360.
2. J. H. KRAMERS, *Opus geographicum auctore Ibn Ḥauḳal...*, Lugduni Batavorum, 1938, p. 102 ; IBN HAUQAL, *Configuration de la terre (Kitab surat al-ard)*, trad. par J. H. KRAMERS et G. WIET, Beyrouth-Paris, 1964, p. 100.
3. IBN KHALDOUN, II, pp. 64 et 104.
4. *Ibid.*, I, p. 275, et II, p. 64.
5. *Ibid.*, II, p. 116.
6. Voir le traité géographique anonyme de la fin du XIIe siècle intitulé *Kitāb al-Istibṣār*, in KAMAL, III, fo 910 vo.
7. MAUNY, pp. 216-219.
8. *Ibid.*, p. 217.
9. *Ibid.*, pp. 219-222.

l'État de Zāfūn(u) dont le souverain, d'après Yāqūt, « mène une vie nomade, en paissant ses troupeaux dans les endroits couverts de végétation », bien qu'il possède une résidence fixe. Ajoutons à cela que dans les territoires du Sahara méridional et du Sahel septentrional, la poussée vers l'est des tribus berbères — aujourd'hui touareg — n'a jamais dépassé les côtes orientales du massif de l'Aïr. Ainsi, il faut limiter les territoires dans lesquels nous pouvons situer le pays de Zāfūn(u), voisin de ces tribus, aux confins mêmes du Sahara et du Soudan, situés à l'ouest du 10° E. Une localisation plus précise de Zāfūn(u) dans une bande de territoire aussi longue sera possible grâce à d'autres informations sur ce pays, qui se trouvent éparpillés dans diverses sources arabes des XIe-XVIe siècles. D'ailleurs une partie seulement de ces dernières sont originales, et le nom du pays qui nous intéresse y apparaît sous des formes plus ou moins défigurées.

La plus ancienne information sur le pays de Zāfūn(u) se trouve dans l'ouvrage géographique d'al-Bakrī mentionné plus haut, intitulé *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik*, écrit en 1068[1]. Cet ouvrage est principalement connu, quant aux chapitres qui comportent la description des pays d'Afrique, à partir du manuscrit du British Museum (portant autrefois le n° 374 et aujourd'hui 17 Bd-PSS/902) qui servit de base à l'édition et à la traduction française de MacGuckin de Slane[2], ainsi qu'à la traduction française partielle de Vincent Monteil[3]. Le nom qui nous intéresse apparaît dans l'ouvrage d'al-Bakrī sous la forme déformée de زافقوا *Zāf.qū* ; chez MacGuckin de Slane, cette graphie arabe devient « Zafcou », et chez V. Monteil, « Zaqfawâ ». Ce dernier, d'ailleurs, y voit la transcription arabe d'un nom hypothétique soudanais « Dyâghfawâ » ou « Dyâghfû »[4]. Cette reconstruction admet, bien que V. Monteil ne le dise pas clairement, que la lettre *alif*, se trouvant à la fin de la notation arabe, n'est que l'*alif otiusum*, une simple habitude graphique n'ayant aucune valeur phonétique : cette habitude se rencontre souvent dans les manuscrits maghrébins (et pas seulement maghrébins), dans les mots d'origine étrangère terminés par /w/ ou /o/. De nombreux exemples de l'*alif otiusum* employé dans les noms géographiques d'origine non arabe nous sont fournis par l'éminent arabisant polonais T. Kowalski[5], qui les avait extraits d'ouvrages d'al-Bakrī et d'autres

1. Voir, sur al-Bakrī et sur sa description du Pays des Noirs, LEWICKI, pp. 51-57.
2. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri.*
3. V. MONTEIL, « Al-Bakrî (Cordoue 1068), routier de l'Afrique blanche et noire du Nord-Ouest », *BIFAN*, Série B, XXX, 1, 1968, pp. 39-116, 2 cartes.
4. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe p. 173, trad. franç. p. 326 ; MONTEIL, pp. 69 et 109.
5. T. KOWALSKI, *Relacja Ibrāhīma ibn Ja'ḳūba z podrózy do krajów słowiańskich w przekazie al-Bekrīego (Relatio Ibrāhīm ibn Ja'ḳūb de itinere slavico quae traditur apud al-Bekrī)*, Kraków, 1946, pp. 72-74.

auteurs arabes du Moyen Age. Ainsi, une telle orthographe de /u/ terminal dans le nom « Zāf.qū » n'aurait guère constitué un fait isolé.

En poursuivant ces considérations, je suis amené à supposer que la quatrième lettre du nom discuté qui, dans le manuscrit de l'ouvrage d'al-Bakrī se trouvant dans les collections du British Museum, prit la forme de ـقـ /q/, n'est que ـنـ /n/ déformé par un copiste arabe et qui, à mon avis, devait figurer dans la version originale de l'ouvrage. J'aimerais rappeler ici que la faute * ـقـ /q/ < ـنـ /n/ se rencontre très souvent dans les mots d'origine étrangère[1]. Si nous acceptons la correction proposée, au lieu de زافقوا *Zāf.qū* (comme dans le manuscrit du British Museum), nous obtiendrons la forme زافنوا **Zāf.nū* (le point remplace ici une voyelle brève non signalée dans le manuscrit) qui, selon toute vraisemblance, figurait dans la version originale de l'ouvrage d'al-Bakrī. C'est une autre transcription du même nom soudanais cité par Yāqūt comme Zāfūn(u). Il semble que, partant de la forme citée par ce dernier, nous pouvons restituer comme /u/ la voyelle devant suivre immédiatement la lettre /f/, mais faisant défaut chez al-Bakrī, ce qui, finalement, nous donnerait le nom *Zāf(u)nū.

D'après al-Bakrī, *Zāf(u)nū est le nom du pays que ce géographe situait dans la partie ouest du Sahel méridional, entre la « ville » de Qalanbū (prononcé [qalambū] ou [galambū]) d'un côté, et Ġāna, capitale du royaume portant le même nom, de l'autre. Selon V. Monteil, Qalanbū est identifiable comme le pays de Galam d'aujourd'hui[2]. Il s'agit donc de la région aurifère située sur le cours inférieur de la rivière Falémé, affluent de gauche du Sénégal, où se trouvent des mines d'or exploitées déjà au VIIIe siècle[3]. Ce n'est pas, d'ailleurs, un essai isolé d'identification de Qalanbū. En effet, M. Abdoulaye Bathily de l'IFAN de Dakar, après avoir constaté que le nom historique de Galam était Gadiaga et que « Galam » n'était employé que par les Européens et les commerçants wolof à une époque plutôt récente, avance une hypothèse selon laquelle la ville de Qalanbū d'al-Bakrī ne serait autre qu'un village ancien appelé Galambou ou Galambo, situé à l'endroit où la Falémé se jette dans le Sénégal. Ce village fut la résidence primitive du clan des Bathily qui régnaient autrefois à Gadiaga[4]. Quant à la ville de

1. Voir, par exemple, à ce propos T. LEWICKI, *Polska i kraje sąsiednie w świetle « Księgi Rogera » geografa arabskiego z XII w. al-Idrīsī'ego* (La Pologne et les pays voisins dans le « Livre de Roger » d'al-Idrīsī, géographe arabe du XIIe siècle), Kraków, 1re partie, 1945, p. 104, n° 16.

2. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe pp. 173-174, trad. franç. pp. 325-327 ; MONTEIL, pp. 68-70 et 108, n° 3.

3. MAUNY, pp. 294-296, 300, 302, 303.

4. Ibrahima Diaman BATHILY (1897-1947), « Notices socio-historiques sur l'ancien royaume soninké du Gadiaga, présentées, annotées et publiées par Abdoulaye Bathily », *BIFAN*, Série B, XXXI, 1, 1969, pp. 42-47.

Ġāna, d'après une opinion généralement admise, il faut l'identifier avec les ruines de Koumbi Saleh situées dans le sud de la république actuelle de Mauritanie, au sud-ouest de la localité de Néma, sur la route allant de Timbedra à Nara[1].

D'autres informations sur le pays de Zāfūn(u) nous sont fournies par Abū 'Abd Allāh Muḥammad Ibn Abī Bakr az-Zuhrī, géographe arabe originaire de l'Espagne musulmane, auteur de l'ouvrage intitulé *Kitāb al-ǧa'rāfīya*, écrit entre 1154 et 1161 A.D. Cet ouvrage fut récemment édité par Maḥammad Hadj-Sadok, partant des neuf manuscrits connus[2]. Le pays qui nous intéresse apparaît dans trois paragraphes de cette édition. Il est cité pour la première fois dans le § 314, à côté de Ġāna et Kawkaw (Gao d'aujourd'hui), où il porte le nom, n'ayant subi qu'une légère déformation, de زافور *Zāfūr(u)*[3] ; l'auteur le range parmi les pays soudanais vers lesquels affluent les caravanes de commerçants d'as-Sūs al-Aqṣā dans le Maroc du Sud. La déformation de la notation d'az-Zuhrī consiste à remplacer ن /n(u)/ primitif dans la syllabe terminale par ر /r(u)/. La faute *ر /r/ < ن /n/ est de celles qui étaient commises le plus souvent par les copistes arabes du Moyen Age ; les exemples en sont très nombreux, surtout quand il s'agit des mots non arabes[4]. La correction de la faute nous permettra d'obtenir la forme زافون **Zāfūn(u)*, identique au nom figurant dans le *Mu'ǧam al-buldān* de Yāqūt. Dans deux autres passages du *Kitāb al-ǧa'rāfīya*, et notamment dans le § 340[5] et le § 341[6] de l'édition de M. Hadj-Sadok, le nom qui nous intéresse subit une déformation plus profonde : قَرَافُونْ ou قرافون *Qarāfūn(u)*, que l'éditeur transcrit *Karāfūn*[7]. Cette dernière forme figure dans six des manuscrits de l'ouvrage d'az-Zuhrī utilisés par l'éditeur. Quant aux trois autres, le manuscrit nº 1552 qui se trouve à la Bibliothèque Nationale d'Alger (copie de 1860) nous transmet la forme correcte *Zāfūn(u)*, tandis que le manuscrit nº 945 de Rabat (copie de 1738) et celui nº 25143 du British Museum de Londres (copie de 1739) contiennent la forme رافون *Rāfūn(u)* qui ne diffère de la forme correcte que par l'absence d'un

1. MAUNY, pp. 72-74 *et passim*.
2. « Kitāb al-Dja'rāfiyya : mappemonde du calife al-Ma'mūn reproduite par Fazāri (IIIe/IXe siècles) rééditée et commentée par Zuhrī (VIe/XIIe siècles) », texte arabe établi avec introduction en français (résumée en arabe) par Maḥammad HADJ-SADOK, *Bulletin d'Études Orientales* (Damas), XXI, 1968, pp. 7-312.
3. *Ibid.*, pp. 189-190.
4. LEWICKI, 1945, p. 104, nº 28.
5. HADJ-SADOK, p. 181.
6. *Ibid.*, pp. 180-181.
7. *Ibid.*, p. 82 (§ 'Amīma), p. 95 (§ Ghāna) et p. 100 (§ 'Amīma).

point au-dessus de la lettre initiale[1]. Cette dernière faute se rencontre d'ailleurs très souvent chez les copistes arabes du Moyen Age. Quant à cette forme étrange de قرافون *Qarāfūn(u)* que l'on ne trouve pas dans d'autres descriptions arabes du Soudan, mais que M. Hadj-Sadok considère comme la plus correcte, je suis d'avis qu'il s'agit également d'une déformation de la forme زافون *Zāfūn(u)*. Je crois notamment que les premières lettres de ce nom قر /q(a)r/ ont pu se former à partir de la lettre initiale ز /z/, écrite négligemment.

Il résulte du § 340 que le pays de *Zāfūn(u) est situé à environ 20 *farsakh* (environ 115 km) *à l'est* de Ġāna ; il faut cependant remarquer qu'au lieu de « *farsakh* », l'un des manuscrits de l'ouvrage dit « jours ». Cette information est inexacte. En effet, si l'on prend en considération que, selon al-Bakrī, le pays de Zāfūn(u) se trouve *à l'ouest* de Ġāna, sur la route allant de cette ville dans la direction de Qalanbū, c'est-à-dire vers l'embouchure de la rivière Falémé, il faut remplacer les mots « à l'est », qui figurent dans le texte d'az-Zuhrī, par « à l'ouest ».

Le *Kitāb al-ǧa'rāfīya* d'az-Zuhrī rappelle fortement le genre observé dans le traité de géographie anonyme portant un titre semblable *(Kitāb al-ǧuġrāfīya)* ; ce traité est contenu dans le manuscrit Laud. 317-320 de la Bibliothèque Bodléenne d'Oxford. Plusieurs fragments comportant des descriptions de pays et de villes d'Afrique, etc., ont été publiés par Youssouf Kamal[2], accompagnés d'une traduction française. Il faut cependant souligner que l'introduction à ce traité l'attribue à Abu'l-Ḥasan 'Alī Ibn Sa'īd, éminent géographe arabe de la seconde moitié du XIIIe siècle[3]. Se laissant influencer par cette fausse indication, qui semble d'ailleurs être due au copiste du traité, Youssouf Kamal publia les fragments cités plus haut accompagnés de fragments extraits de l'œuvre géographique authentique de Ibn Sa'īd. Toutefois, il sied de mentionner ici que Youssouf Kamal se rendait parfaitement compte des différences essentielles existant entre ces deux œuvres, qui consistaient, entre autres, en des principes différents concernant la division de la terre[4]. Suivant le manuscrit d'Oxford[5], à 20 jours de marche *à l'est* de Ġāna se trouve la ville de زاغون *Zāġūn(u)*, sans doute identique au زافون *Zāfūn(u)* de Yāqūt. La troisième lettre de cette graphie, غ /ġ/, est, à mon avis, une déformation de ف /f/ primi-

1. Voir HADJ-SADOK, p. 181, notes aux paragraphes 340 et 341. Voir aussi les manuscrits de Rabat et de Londres (*ibid.*, pp. 17-19).
2. KAMAL, fo 1088 ro-1090 vo.
3. *Ibid.*, fo 1088 ro.
4. *Ibid.*, fo 1088 ro et fo 1089 ro.
5. *Ibid.*, fo 1090 vo.

tif[1]. La position de cette ville par rapport à celle de Ġāna (que l'on trouve dans le *Kitāb al-ğuġrāfīya*) est erronée et rappelle la position indiquée dans l'œuvre d'az-Zuhrī ; la différence consiste en ce que le premier de ces ouvrages donne la distance non en *farsakh* (1 *farsakh* = 5 762 m), mais en jours, ce qui fait croire qu'elle est plusieurs fois plus grande. J'aimerais d'ailleurs rappeler ici que même dans l'un des manuscrits du traité d'az-Zuhrī, cette distance n'est pas de 20 *farsakh*, mais de 20 jours.

La mention suivante sur le pays de Zāfūn(u) se trouve dans l'ouvrage géographique anonyme intitulé *Kitāb al-Istibṣār* qui contient la description de l'Égypte, du Maghreb et du Soudan. Ce traité, dont la composition remonte à l'extrême fin du XIIe siècle (juste après 1192), n'est rien d'autre qu'un remaniement de la partie du *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik* d'al-Bakrī qui traite de l'Afrique, complétée de détails nouveaux et plus actuels[2]. Une partie du *Kitāb al-Istibṣār* a été publiée[3], l'autre reste encore sous forme de manuscrit, notamment la description du Soudan qui ne nous est connue qu'à partir des brefs fragments publiés par Youssouf Kamal[4].

Parmi les fragments de la description du Soudan que l'on trouve dans le *Kitāb al-Istibṣār*, il y en a un qui mérite une attention particulière ; l'auteur anonyme y cite un peuple noir, زفنو *Z(a)f(u)nū*, habitant un pays situé entre Qalanbū (Galambou) et Ġāna (Koumbi Saleh)[5]. Ce peuple a une ville nommée زافون *Zāfūn(u)*[6]. Ce dernier nom correspond fidèlement à celui du royaume de Zāfūn(u), tel qu'il fut noté par Yāqūt. Quant au nom de Z(a)f(u)nū, il est identique au nom cité plus haut, noté seulement d'une façon différente.

Les informations ultérieures sur le pays de Zāfūn(u) proviennent de la seconde moitié du XIIIe siècle et se trouvent dans deux traités de géographie, à savoir : *Kitāb ğuġrāfīya fī aqālīm as-sab'a*[7] et *Kitāb al-Badī'*[8], dus à Abu'l-Ḥasan 'Alī Ibn Sa'īd[9]. Dans le premier de ces

1. Voir à ce propos LEWICKI, 1945, p. 105, nº 49, où on trouve une faute semblable : ـفـ /f/ < ـغـ /ġ/. Youssouf Kamal lit ce nom *Zāghōūn*.

2. KRAČKOWSKIY, pp. 308-309.
3. *Description de l'Afrique par un géographe arabe anonyme du sixième siècle de l'hégire*, texte arabe publié pour la première fois par Alfred DE KREMER, Vienne, 1852.
4. KAMAL, fº 915 rº-915 vº.
5. *Ibid.*, fº 915 rº. Youssouf Kamal lit ce nom *Zafnōū*.
6. *Ibid.* Youssouf Kamal lit ce deuxième nom *Zāfōūn*.
7. Certains extraits de cet ouvrage concernant l'Afrique ont été publiés, avec leur traduction française, par KAMAL, fº 1080 rº-1088 rº.
8. La traduction française de fragments de cet ouvrage qui concernent l'Afrique a été publiée par E. FAGNAN, *Extraits inédits relatifs au Maghreb (géographie et histoire), traduits de l'arabe et annotés*, Alger, 1924, pp. 6-22.
9. Voir sur cet auteur : KRAČKOVSKIY, pp. 352-358 ; LEWICKI, 1969, pp. 73-76.

ouvrages, le pays qui nous intéresse apparaît sous le nom de رافون *Rāfūn(u)*[1] ; la différence avec la forme correcte, connue grâce au *Mu'ğam al-buldān* de Yāqūt, ne consiste qu'en l'absence d'un point au-dessus de la lettre initiale. Ibn Sa'īd situe ce pays au Soudan, à la même latitude qu'Awdaġast[2] (aujourd'hui Tedgaoust, au sud-est de Tamchakett, en Mauritanie du Sud)[3]. Suivant le *Kitāb al-Badī'*, où l'auteur utilisa certainement les données tirées de l'ouvrage d'az-Zuhrī, les caravanes de Siğilmāsa arrivaient jusqu'à plusieurs villes soudanaises, parmi lesquelles Ibn Sa'īd cite غافون *Ġāfūn(u)*[4]. Ce dernier nom doit être corrigé et prendre la forme de زافون **Zāfūn(u)*. Dans le passage parallèle d'az-Zuhrī, se trouve la forme زافور *Zāfūr(u)* qui lui correspond, en effet, et que j'ai corrigé en زافون **Zāfūn(u)*.

J'aimerais rappeler à cette occasion qu'un passage identique concernant les relations commerciales de Siğilmāsa avec le Soudan, extrait probablement du *Kitāb al-Badī'* de Ibn Sa'īd ou peut-être tiré directement du traité de géographie d'az-Zuhrī, se trouve également dans le *Tuḥfat al-mulūk* de Ibn Zunbul, œuvre géographique écrite après 1554. Les fragments de ce traité se rapportant à l'Afrique furent publiés par E. Fagnan[5]. Le nom de la ville de Zāfūn(u) y subit une déformation et devient راجون *Rāğūn(u)* (Fagnan : « Râdjoûn ») ; toutefois, le traducteur le compare, à juste titre, avec Zāfūr(u) (Fagnan : « Zâfoûr ») d'az-Zuhrī (ms. nº 1552 de la Bibliothèque Nationale d'Alger). La déformation consiste en omission d'un point au-dessus de la lettre initiale et remplacement de ف /f/ par ج /ğ/, faute commise plutôt souvent par les copistes arabes du Moyen Age[6].

La dernière mention originale sur le pays de Zāfūn(u) se trouve dans le *Masālik al-abṣār*, œuvre de Šihāb ad-Dīn Aḥmad Ibn Yaḥyā Ibn Faḍl Allāh al-'Omarī, auteur arabe de la première moitié du XIVe siècle (1301-1349)[7].

Nous sommes en possession d'une traduction française de quelques chapitres de cette œuvre comportant une description du Maghreb et

1. KAMAL, fº 1083 vº. Il lit ce nom *Rāfōun*.
2. *Ibid.*
3. Sur Awdaġast, voir D. et S. ROBERT et J. DEVISSE, *Tegdaoust*. I : *Recherches sur Aoudaghost*, Paris, 1970, *passim*.
4. FAGNAN, p. 19. Il identifie ce nom avec le « Zāfōur » (Zāfūr) du ms. nº 1552 de la Bibliothèque Nationale d'Alger.
5. FAGNAN, pp. 121-193 ; voir surtout p. 179 où le traducteur identifie « Rādjōun » (Rāğūn) au « Zāfōur » (Zāfūr) du ms. nº 1552 de la Bibliothèque Nationale d'Alger.
6. Voir à ce propos LEWICKI, 1945, p. 105, nº 44.
7. Voir sur cet auteur : KRAČKOVSKIY, pp. 405-411 ; LEWICKI, 1969, pp. 82-86.

de l'Afrique noire[1], ainsi que d'une édition de nombreux fragments de leur original en arabe[2]. La mention du pays de Zāfūn(u) se trouve dans la description du royaume du Mālī, basée principalement sur les informations fournies à al-ʿOmarī par le Marocain Abū Saʿīd ʿOtman ad-Dukkālī qui passa trente-cinq ans de sa vie dans ce pays[3]. Al-ʿOmarī fait état des douze provinces dont se compose ce royaume et, parmi elles, il cite, à la deuxième place, juste après Ġāna, le nom de la province زاقون *Zāqūn(u)*. Cette dernière forme se trouve également dans l'édition fragmentaire préparée par Youssouf Kamal[4]. Gaudefroy-Demombynes, traducteur français de l'œuvre d'al-ʿOmarī, la transcrit « Zāgūn » et la compare au Zāfagwa *(Zāf.qū < *Zāf(u)nū)* d'al-Bakrī ; il devine, d'ailleurs, que l'un de ces deux textes donne une lecture erronée de ce nom[5]. Pourtant, cette remarque n'est valable que partiellement, car il résulte de nos considérations qu'il faut corriger les deux graphies citées plus haut, afin d'obtenir la forme **Zāfūn(u)* ou bien **Z(a)f(u)nū*.

L'œuvre d'al-ʿOmarī fut utilisée par Šihāb ad-Dīn Aḥmad al-Qalqašandī (mort en 1418), dans son encyclopédie intitulée *Ṣubḥ al-aʿšaʾ*, écrite en 1412 ; une de ses parties est consacrée à la géographie[6]. Ceux de ses fragments qui se rapportent à l'Afrique furent publiés par Youssouf Kamal, accompagnés d'une traduction française[7]. En décrivant le royaume du Mālī, al-Qalqašandī cite le *Masālik al-abṣār* d'al-ʿOmarī et écrit que cet État se compose de quatorze provinces, parmi lesquelles la deuxième place, juste après Ġāna, revient à la province de زافون *Zāfūn(u)*[8]. Ainsi, al-Qalqašandī nous donne la forme correcte de ce nom ; il se peut, cependant, qu'une telle forme se soit trouvée dans le manuscrit de l'œuvre d'al-ʿOmarī dont al-Qalqašandī s'était servi.

En récapitulant tout ce que les sources arabes des XIe-XVIe siècles nous transmettent au sujet des noms du pays de Zāfūn(u), il y a tout lieu de croire que les auteurs arabes du Moyen Age employaient trois transcriptions différentes. La première, c'est-à-dire *Zāfūn(u)*, figure dans : *a*) deux passages du *Muʿǧam al-buldān* de Yāqūt, *b*) l'un des manuscrits du *Kitāb al-ǧaʿrāfīya* d'az-Zuhrī, *c*) le traité anonyme de

1. Ibn Faḍl Allah AL-ʿOMARĪ, *Masālik al-abṣār fi mamālik al-amṣār*. I : *L'Afrique, moins l'Égypte*, traduit et annoté avec une introduction et 5 cartes par GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Paris, 1927.
2. KAMAL, fo 1236 ro-1243 ro.
3. LEWICKI, 1969, p. 85.
4. Voir KAMAL, fo 1241 ro, où ce nom est transcrit « Zāqōūn ».
5. AL-ʿOMARĪ, p. 55, no 1.
6. Voir sur al-Qalqašandī et sur ses notions de l'Afrique : KRAČKOVSKIY, pp. 411-415 ; LEWICKI, 1969, pp. 90-91.
7. KAMAL, fo 1399 ro-1406 ro.
8. *Ibid.*, fo 1405 vo. Youssouf Kamal lit ce nom *Zāfōūn*.

géographie intitulé *Kitāb al-Istibṣār*, *d*) l'œuvre d'al-Qalqašandī. Cette transcription rappelle les formes déformées telles que *Zāfūr(u)* (chez az-Zuhrī), *Qarāfūn(u)* (chez le même auteur), *Rāfūn(u)* (chez le même auteur et chez Ibn Sa'īd), *Zāġūnū* (dans le manuscrit d'Oxford Laud. 317-320 et dans la traduction française de l'œuvre d'al-'Omarī) et *Zāqūn(u)* (chez al-'Omarī, éd. Youssouf Kamal). La deuxième transcription indépendante du nom qui nous intéresse est *Z(a)f(u)nū;* elle est citée par l'auteur anonyme du *Kitāb al-Istibṣār*. La troisième, enfin, *Zāf.qū*, citée par al-Bakrī, n'est rien d'autre qu'une déformation de la notation primitive **Zāf(u)nū*. Ces trois formes distinctes peuvent être tout simplement prononcées [zafunu], sans se préoccuper de la longueur des voyelles apparaissant dans les notations arabes ; les voyelles longues ne jouent ici qu'un rôle de *matres lectionis* et sont plutôt une sorte d'habitude orthographique.

En ce qui concerne la position géographique du pays de Zāfūn(u), il semble qu'à la lumière des sources arabes présentées plus haut, on peut le situer, comme nous l'avons déjà dit, dans le Sahel du Sud, entre le fleuve Sénégal (aux environs de l'embouchure de la Falémé) et les ruines de Koumbi Saleh, c'est-à-dire approximativement entre 8° et 12° W. Dans la partie occidentale de ce territoire, se trouve la région historique de Diafounou et, à mon avis, c'est avec elle qu'il faut identifier Zāfūn(u), etc., [zafunu] des sources arabes des XIe-XVIe siècles. La région de Diafounou fait partie des territoires habités depuis des siècles par le peuple soninké dont les traditions historiques apportent de nombreuses mentions à son sujet. D'après les informations fournies par El Hadj Omar Ba de l'IFAN de Dakar et suivant la carte de répartition des ethnies dans la république actuelle du Mali qu'il a établie, la région de Diafounou est située à l'emplacement de l'ancienne subdivision de Yélimané, dans le cercle de Nioro, sur le cours supérieur de la rivière Kolimbiné, affluent de droite du Sénégal. Elle fait partie de la région économique actuelle de Kayes. Le Diafounou est donc situé dans la zone du Sahel méridional, confinant au nord à la république de Mauritanie, à l'ouest aux régions de Sero et de Diomboko (cette dernière constituant l'hinterland de la ville de Kayes), au sud à la région de Tringa, à l'est à celle de Guidioumé et au nord-est à la région de Kaniaga.

Si l'on admet que les formes arabes *Zāfūn(u)*, *Z(a)f(u)nū* et *Zāf(u)nū* rendent le nom indigène de la région de Diafounou habitée par le peuple soninké, il nous reste encore à expliquer le problème du remplacement de /di/ initial (ou plutôt de /ǰ/, /d'/ ou /ḏ/ mouillé) par /z/ dans les sources arabes du Moyen Age. Il y a deux explications possibles. D'après la première, les Arabes ayant entendu dans le nom d'un pays soudanais un phonème inconnu au système phonétique arabe, l'avaient rendu par *z*. En faveur de cette hypothèse, on a la transcrip-

tion du nom soudanais [d'ad'e/Diadié] par Ğāzī, trouvée dans la chronique arabe du Soudan intitulée *Ta'rīḫ al-fattāš* (XVIe-XVIIe siècles) ou /d'/ initial est rendu par *ğ* et l'autre /d'/, justement, par *z*[1]. Cependant c'est la deuxième explication qui semble la plus probable. D'après celle-là, l'information sur le Diafounou, ainsi que le nom de ce pays, parvinrent aux écrivains arabes médiévaux par l'intermédiaire d'informateurs qui parlaient une langue ayant un système phonétique où les phonèmes /d'/ et /z/ étaient interchangeables. Si l'on admet cette dernière possibilité, on serait amené à croire que ces informateurs soudanais parlaient la langue azer qui, à l'époque de l'épanouissement des royaumes d'Awdaġast et du Ġāna, était employée dans tous les territoires du Sahel soudanais en tant que langue commerciale à caractère intertribal[2]. C'était un des dialectes soninké auquel se mêlèrent certains éléments berbères ; il fut employé aussi bien par les Soninké que par les Berbères. Cette langue était d'ailleurs parlée, il y a peu de temps encore, dans la Mauritanie méridionale et centrale : à Tichitt, à Oualata, à Ouadane et à Chinguetti. En ce qui concerne les exemples du passage de [di/d'] à [z] en azer, je citerai ici deux mots parallèles qui désignent le lièvre : [kandyene] et [kazanen][3]. Il en est de même pour le nom de la ville ancienne de Dyara, au Soudan occidental, qui, en azer, devient parfois Zara (il existe même un dialecte où ce nom est prononcé soit [adyer], soit [azer])[4]. Ainsi, les écrivains arabes du Moyen Age, qui notèrent le nom de la région de Diafounou, ne l'avaient probablement pas tiré directement de la langue soninké, mais de la langue mixte azer où ce nom était prononcé aussi bien [d'afunu] que [zafunu].

Essayons maintenant de reconstituer sommairement l'histoire du pays de Zāfūn(u) (Diafounou) à la lumière des rares informations fournies par les sources arabes mentionnées plus haut. Je les comparerai ensuite avec les traditions orales des Soninké qui se rapportent au Diafounou.

D'après le *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik* d'al-Bakrī, écrit en 1068, la plus ancienne des sources arabes sur ce sujet, c'était un pays habité par un peuple noir adorant un serpent « qui ressemble à un énorme dragon »[5]. V. Monteil constate que l'on retrouve ce culte dans les tra-

1. O. Houdas et M. Delafosse, *Tarikh el-Fettâch ou chronique du Chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des principaux personnages du Takrour par Mahmoud ben el-Hâdj el-Motaouakel Kâti et l'un de ses petit-fils*, Paris, 1913, pp. 38-39 ; O. Houdas et M. Delafosse, *Tarikh el-Fettâch, traduction accompagnée de notes, d'un index et d'une carte*, Paris, 1919, p. 70.
2. C. Monteil, « La langue azer d'après les documents recueillis par Th. Monod et D. Brosset », in *Contribution à l'étude du Sahara occidental*, Paris, 1939, II, pp. 212-343 ; voir surtout pp. 215-216.
3. *Ibid.*, p. 233.
4. *Ibid.*, p. 245.
5. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe pp. 173-174, trad. franç. p. 326 ; V. Monteil, p. 69.

ditions d'origine des Soninké où figure un serpent noir appelé Bida. Ce serpent reste vénéré par les Soninké jusqu'à nos jours[1]. Malheureusement, al-Bakrī ne nous dit rien sur la situation politique de Zāfūn(u). Nous ignorons même si ce pays était un royaume indépendant. Toutefois, même dans l'affirmative, il devait relever d'une façon ou d'une autre, à l'époque où écrivait ce géographe, de l'État du Ġāna qui, jusqu'à l'invasion des Almoravides berbères en 1076, rassemblait sous son autorité une grande partie du Soudan occidental. Les traditions tribales des Soninké nous apprennent seulement que les premières fractions de ce peuple s'établirent à Diafounou, vers la fin du VIIe siècle A.D. D'autres fractions, conduites par Dia-Funé (de qui vient le nom de la région), vinrent s'y installer vers 759 ; un troisième flot les rejoignit vers la fin du VIIIe siècle, après la chute de l'État du Wagadu, ce dernier ayant également été fondé par les Soninké[2]. D'après M. Delafosse qui a le mérite d'avoir établi la chronologie de ces traditions, la colonie soninké de Diafounou devait relever des rois du Ġāna (peut-être de façon indirecte) entre la fin du VIIIe siècle et 1076, date de la conquête almoravide[3]. A la suite de ce dernier événement, plusieurs fractions soninké quittèrent le Ġāna. Selon la tradition, l'une de ces fractions dirigée par le chef du clan Dukuré, frère du fondateur de l'État de Bakounou-Goumbo (situé à l'est de Nioro), s'établit à Diafounou[4]. Hélas, les traditions soninké passent sous silence l'histoire de Diafounou vers la fin du XIe siècle ; il semble, cependant, que cet État gagne vite de l'importance, en réunissant sous son autorité, dans les quelques dizaines d'années qui suivirent, les régions voisines habitées par divers clans soninké. En même temps, les chefs de Diafounou mirent à profit l'impuissance des rois du Ġāna qui, après l'invasion des Almoravides en 1076 et leur conversion à l'islam (ce qui dut provoquer certaines difficultés internes), furent momentanément incapables d'envisager le rétablissement de leur hégémonie sur les territoires qu'ils avaient contrôlés auparavant. Même l'aide militaire que leur apportèrent les Almoravides n'y pouvait pas grand-chose, à en croire un passage de l'œuvre d'az-Zuhrī[5].

Il semble que la conversion à l'islam de la dynastie soninké du Ġāna eut lieu en même temps que l'islamisation de la dynastie régnante de Zāfūn(u) (Diafounou). En tout cas, à l'époque de la relation citée par Yāqūt, c'est-à-dire dans les années 1121-1147, le roi de cet État était déjà musulman et devait justement se rendre à la Mecque, en passant par le Maghreb[6].

1. V. MONTEIL, p. 109, n° 8.
2. DELAFOSSE, I, pp. 256-257 et 319, et II, p. 154.
3. *Ibid.*, I, pp. 265-266, et II, pp. 27 et 154-155.
4. *Ibid.*, I, pp. 265-266.
5. HADJ-SADOK, pp. 181-182, § 338.
6. *Cf. supra*, p. 504.

Le deuxième quart du XIIe siècle doit être considéré, à mon avis, comme la période du plus grand épanouissement de l'État de Zāfūn(u). A en croire la relation citée par Yāqūt, le souverain qui gouvernait alors ce pays était un roi puissant et compétent qui sut même assurer sa domination sur les nomades berbères (les « Porteurs du Voile ») du Sahara occidental. Il s'agit certainement des tribus Lamtūna, Massūfa et Ğuddāla. Ces tribus faisaient autrefois partie de la confédération des Almoravides, et la plupart de leurs fractions remontèrent vers le nord à la suite de la conquête du Maghreb occidental, en 1053, par les chefs almoravides Abū Bakr Ibn 'Omar et son neveu, Yūsuf Ibn Tāšfīn[1]. Lorsque, en 1061, des troubles éclatèrent parmi les fractions des Lamtūna et des Massūfa restées dans le désert, Abū Bakr quitta le Maghreb afin de rétablir la paix, laissant le commandement du Maghreb à Yūsuf Ibn Tāšfīn. Ce dernier réussit à se rendre indépendant d'Abū Bakr qui, après avoir vainement essayé de reprendre le pouvoir, se retira au Soudan occidental où il limita son autorité à des fractions des Lamtūna, des Ğuddāla et des Massūfa qui y étaient restées et s'attaqua à ses voisins, les rois soudanais[2]. Après avoir remporté une série de victoires brillantes, dont le couronnement est la conquête de Ġāna en 1076 et sa conversion à l'islam, Abū Bakr périt, en 1087, au cours d'une campagne contre les Noirs[3]. Après sa mort, la confédération de tribus almoravides au Sahara, déjà affaiblie par la fuite au Maroc, en 1077-78, d'autres fractions des Lamtūna, des Ğuddāla et des Massūfa, se disloque définitivement[4]. Les débris sahariens de ces tribus, faibles et laissés à eux-mêmes, subissent, comme il ressort de la relation citée par Yāqūt, l'influence de leur voisin, le royaume soudanais de Zāfūn(u) qui, pendant les quelques dizaines d'années qui suivirent, remplace le Ġāna en tant qu'hegemon du Soudan occidental.

Ainsi nous voyons se répéter la situation d'avant 1054-55, lorsque le royaume berbère d'Awdaġast, situé dans le nord-est mauritanien, était vassal du roi du Ġāna[5]. Une situation pareille se produira d'ailleurs plus tard, au XIVe siècle, lorsque les villes de Īwālātan (Oualata) et Tunbuktū (Tombouctou), centres tribaux des Massūfa, deviendront résidences de gouverneurs représentant les souverains soudanais du Mālī[6].

1. IBN KHALDOUN, II, pp. 69-72.
2. *Ibid.*, p. 72 ; Paulo Fernando DE MORAES FARIAS, « The Almoravids : Some Questions Concerning the Character of the Movement during its Periods of Closest Contact with the Western Sudan », *BIFAN*, Série B, XXIX, 3-4, 1967, pp. 848-849.
3. *Ibid.*, pp. 848-850.
4. *Ibid.*, p. 849.
5. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe p. 168, trad. franç. p. 317 ; V. MONTEIL, pp. 62-63 et p. 104, n° 23.
6. Nous citons ces faits d'après la relation du voyageur nord-africain Ibn Baṭṭūṭa qui visita ces villes en 1352-53. Voir à ce propos la traduction annotée

Il semble que les tribus berbères, qui campaient alors dans le sud-ouest saharien et dépendaient des rois de Zāfūn(u), exerçaient une certaine influence civilisatrice sur les habitants de ce pays. Nous avons déjà mentionné la conversion à l'islam du roi de Zāfūn(u), ce qui s'explique uniquement par l'influence des tribus almoravides, toujours animées par le même zèle religieux qui caractérisa Abū Bakr Ibn ʿOmar, mais qui, après 1087, n'avaient que des intentions pacifiques. Un autre détail témoignant de l'influence berbère sur les habitants de Zāfūn(u) est le fait, cité par Yāqūt, que le roi de cet État se couvrait le visage à la façon berbère. Le mot arabe, *munaqqab*, cité à cette occasion dans la relation de Yāqūt, signifie à la lettre « portant le voile *niqāb* ». C'était un voile couvrant le visage à tel point que si son porteur l'enlevait, il ne pouvait être reconnu même de ses parents les plus proches. D'après al-Bakrī à qui nous devons cette description du *niqāb*, ce voile était porté non seulement par les nomades des tribus berbères campant dans le Sahara[1], mais aussi par les habitants de Siǧilmāsa, ville située dans le sud-est marocain et habitée par des Berbères, qui entretenait des relations commerciales très animées avec le Sahara occidental et le Soudan occidental[2].

La si grande estime témoignée par l'émir almoravide au roi de Zāfūn(u), lors de la visite de ce dernier à Marrakech, résulte en grande partie du fait que ce souverain noir contrôlait la plupart des pistes commerciales reliant le Soudan occidental au Maghreb occidental. Sa capitale fut, dans la première moitié du XIIᵉ siècle, le point de départ des caravanes qui transportaient de l'or et d'autres produits non moins importants du Soudan occidental à Siǧilmāsa, grand centre commercial de l'État almoravide au Maroc, particulièrement intéressé par le commerce avec le Pays des Noirs. L'existence, à cette époque, d'une route commerciale reliant directement la capitale du royaume de Zāfūn(u) à Siǧilmāsa est confirmée dans l'un des passages de l'œuvre d'az-Zuhrī où il est écrit que de toutes les villes du Pays des Noirs, cette capitale se trouvait le plus près de Siǧilmāsa[3].

Comment était cette route reliant, dans la première moitié du XIIᵉ siècle, la capitale de Zāfūn(u) (Diafounou) à Siǧilmāsa et, par là même, au Maghreb occidental ? Il semble qu'elle devait correspondre, dans sa partie sud, à la piste caravanière reliant l'Adrar de Mauritanie

---

de R. Mauny, V. Monteil, A. Djenidi, S. Robert, J. Devisse, *Textes et documents relatifs à l'histoire de l'Afrique : extraits tirés des voyages d'Ibn Baṭṭūṭa*, Dakar, 1966, pp. 41, 42, 69-70.

1. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe p. 170, trad. franç. pp. 320-321 ; V. Monteil, pp. 64-65 et 105-106.

2. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe p. 148, trad. franç. pp. 282-283 ; V. Monteil, p. 42.

3. Hadj-Sadok, p. 181, § 340.

à la ville de Gughi (Guri), capitale du Diafounou vers le milieu du XIX[e] siècle, dont la description nous est transmise par H. Barth[1]. Cette route menait de Gughi, en passant par Kifa (Kiffa) et Tedjígdja (Tidjikja, Tijikja), dans le pays de Tagant, à la ville d'Atar, capitale de l'Adrar de Mauritanie. Atar est une localité plus récente, ayant remplacé, à l'époque moderne, la localité médiévale voisine d'Azougui (Azuqqī, Azukkī chez les auteurs arabes des XI[e]-XIII[e] siècles), ancienne capitale de la tribu Lamtūna et étape importante sur la route commerciale menant du Soudan occidental au Maghreb[2]. Quant à la ville de Tidjikja, elle fut fondée relativement tard, bien qu'on la trouve déjà en 1413 sur la carte de Mecia de Viladestes (sous le nom de Tutega)[3]. Il semble qu'elle dut remplacer, elle aussi, une autre localité beaucoup plus ancienne, probablement un centre principal du Tagant. A mon avis, ce centre devait se trouver à proximité de la palmeraie d'Acharim, située au nord-ouest de Tidjikja. En mars 1968, on trouva dans cette région un trésor composé de parures et de pièces d'or arabes. Ces dernières portent le nom de l'émir almoravide ʿAlī Ibn Yūsuf qui gouvernait le Maghreb occidental et l'Espagne musulmane en 1107-1143[4]. A en croire la tradition, dans la même région, à Elbibah, localité éloignée de Tidjikja d'un jour et demi, se trouve la tombe d'Abū Bakr Ibn ʿOmar[5].

En ce qui concerne la partie ultérieure de la route reliant la capitale du royaume de Zāfūn(u) à Siğilmāsa, il semble qu'après Azougui, elle prenait la direction de Kédiat d'Idjil, à proximité du Fort-Gouraud d'aujourd'hui, pour se diriger, plus loin, vers le Maroc du Sud et du Sud-Est, et aboutir à Siğilmāsa. La description de cette route (en sens inverse) nous est donnée par al-Bakrī. Il affirme[6] que cette piste allait de Wādī Darʿa (Oued Dra actuel) jusqu'au Mont Ayzal (aussi Īzal, Izīl), que les chercheurs identifient avec Kédiat d'Idjil[7], et se dirigeait ensuite vers les territoires de la tribu Lamtūna, donc vers Azukkī (Azougui), alors capitale de cette tribu dans l'Adrar de Mauritanie. Il est difficile de reconstituer ce secteur de la piste qui menait de Kédiat d'Idjil aux rives de l'Oued Dra et à Siğilmāsa. Cependant il y a lieu de l'identifier avec un secteur de la route dite « des Lamtūna » (*ṭarīq lamtūnī* en arabe) qui, d'après les traditions mauritaniennes, était utilisée

1. H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Africa in den Jahren 1849 bis 1855*, Gotha, 1857-1858, V, pp. 500-501 et 523-525.
2. Mauny, p. 429 *et passim*.
3. C. de La Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, 1925-1927, I, p. 135.
4. Voir, sur ce trésor, *Nouakchott-Information. Bulletin Quotidien du Service de l'Information*, n° 506, 11 octobre 1968, pp. 2-3.
5. Delafosse, I, p. 57.
6. *Description... par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe pp. 163-164, trad. franç. pp. 309-310 ; V. Monteil, pp. 58 et 99-100.
7. V. Monteil, p. 99, n° 3.

au XIe siècle et passait, entre autres, par Bir Moghrein (Fort-Trinquet des cartes actuelles), Aïn ben Tili et Tindouf[1].

Az-Zuhrī parle également des relations commerciales de Zāfūn(u) avec un autre centre commercial du Maghreb, as-Sūs, situé dans le Maroc du Sud[2].

Contrairement aux sources arabes, les traditions soninké ne nous apportent aucune information concernant un si grand accroissement de la puissance politique et économique des souverains du Diafounou dans la première moitié du XIIe siècle. Tout au contraire, elles nous apprennent[3] que, de la fin du XIe au début du XIIe siècle, la région de Diafounou subissait, de même que les régions voisines de Kéniarémé et de Guidioumé, l'influence des rois soninké de la dynastie des Niakaté. Après la chute du Ġāna en 1076, ces derniers fondèrent un État indépendant dans le cercle de Kingui situé à l'est de Diafounou, avec, comme capitale, la ville de Diara. Le dernier prince de cette dynastie (le seul au sujet duquel les traditions soninké donnent plus de détails), du nom de Mana-Maghan-Niakaté, qui régnait, selon M. Delafosse, dans la première moitié du XIIIe siècle, créa un État assez important qui s'étendait sur plusieurs régions voisines, jusqu'au Kaarta au sud et à Bakounou à l'est. Mana-Maghan-Niakaté s'enrichit à tel point, grâce au trafic avec le Takrūr (sur le Sénégal inférieur) d'une part, et avec le Tagant de l'autre, qu'il put mettre sur pied de nombreuses bandes de guerriers dont il devint le chef. La représentation de ce souverain conservée dans la tradition soninké correspond assez fidèlement à l'image du roi de Zāfūn(u) que l'on trouve chez Yāqūt. Dans ce cas, ne faudrait-il pas supposer que Mana-Maghan-Niakaté vivait non pas dans la première moitié du XIIIe siècle, mais cent ans plus tôt, et qu'il ne résidait pas dans la ville de Diara, mais dans la capitale de la région de Diafounou ? Est-ce lui, ce roi de Zāfūn(u) dont parle Yāqūt et qui faisait exécuter ses ordres par les tribus nomades du Sahara occidental ? La réponse à ces questions ne pourra être donnée que par des recherches ultérieures sur les traditions historiques de la tribu soninké.

L'hégémonie du roi de Zāfūn(u) sur de petits États noirs du Soudan occidental cessa probablement vers 1150. Ensuite elle passa entre les mains de ceux qui l'avaient détenue des siècles entiers, c'est-à-dire des rois du Ġāna. En tout cas, à en croire la description du Pays des Noirs que l'on trouve dans l'ouvrage géographique d'al-Idrīsī (1154), les rois du Ġāna contrôlent à cette époque les territoires confinant à l'ouest au pays de Maqzāra (les territoires sur le Sénégal inférieur et moyen), à l'est à la région de Madāsa (sur le Niger, en aval de la ville de Kabara

1. Voir sur cette route F. DE LA CHAPELLE, « Esquisse d'une histoire du Sahara occidental », *Hespéris*, XI, 1931, pp. 35-95.
2. HADJ-SADOK, pp. 189-190, § 314.
3. DELAFOSSE, II, pp. 154-155 et 266-267.

d'aujourd'hui) et au sud touchant les territoires aurifères Wanqāra (Wangara), soit la région actuelle de Bouré[1]. Il est intéressant que parmi tous ces royaumes et régions du Soudan occidental qui relevaient du roi du Ġāna, al-Idrīsī ne cite guère le pays de Zāfūn(u). Cet état de choses résulte probablement de lacunes dans les informations dont disposait ce géographe. En tout cas, le pays en question est bien connu d'az-Zuhrī dont l'œuvre fut composée à la même époque que celle d'al-Idrīsī, c'est-à-dire dans les années 1154-1161.

A en juger par les informations sur le Soudan occidental citées par az-Zuhrī, celui-ci se rend parfaitement compte, tout comme al-Idrīsī, de la renaissance de la puissance du Ġāna qui eut lieu vers 1150. D'après lui[2], la capitale culturelle et commerciale de ce royaume, déjà islamisé à cette époque, fut en même temps capitale du pays de Ġanāwa, ce dernier nom n'étant rien d'autre que l'appellation berbéro-arabe du Soudan occidental. Pourtant il est également au courant de l'existence et de l'importance du royaume de Zāfūn(u) dont il cite d'ailleurs le nom déformé. Selon az-Zuhrī[3], les habitants de ce pays sont musulmans. Ils s'attaquent au pays d'Amīma situé au sud-ouest de Tombouctou ; ces attaques ont pour but la capture d'esclaves. Plus loin, az-Zuhrī écrit que, tout comme dans les autres pays soudanais tels que Ġāna, Amīma ou Kawkaw, les commerçants de Siğilmāsa (qu'il appelle Tāfilālet) et du pays d'as-Sūs, au Maroc du Sud, viennent jusqu'à Zāfūn(u) chercher de l'or, des esclaves, de l'ivoire, de l'ébène, etc. Ainsi, même si le pays de Zāfūn(u) fut placé, vers la moitié du XII[e] siècle, sous la dépendance du Ġāna, il continuait néanmoins de jouer un rôle économique important au Soudan occidental, en tant que l'un des principaux centres commerciaux du Pays des Noirs, attirant vers lui les négociants maghrébins. Ajoutons qu'il existe un passage pas très clair de l'œuvre de Yāqūt, dans lequel celui-ci décrit la ville commerciale de Ġadāmis (Ghadamès)[4], et duquel il semble résulter que les marchands de cette dernière venaient à Zāfūn(u) par la piste passant par Gao.

Le *Kitāb al-Istibṣār*, écrit à la fin du XII[e] siècle, nous apprend que le pays de Zāfūn(u) a une capitale du même nom, noté sous forme de Z(a)f(u)nū[5]. Il se peut, d'ailleurs, que ce nom fût conféré à la capitale de Zāfūn(u) par quelque informateur ou géographe arabe, et que son vrai nom ait pu être tout à fait différent. Il s'agit peut-être de l'ancienne capitale de la région de Diafounou qui, d'après *Ta'riḫ al-Fattāš*, chro-

1. DOZY et DE GOEJE, texte arabe pp. 7-10, trad. franç. pp. 9-11 ; voir aussi MAUNY, p. 303 *et passim*.
2. HADJ-SADOK, p. 182, § 336.
3. *Ibid.*, p. 182, § 337, et p. 184, § 333.
4. WÜSTENFELD, III, p. 776.
5. KAMAL, f° 915 r°.

nique soudanaise des XVIe-XVIIe siècles, devait s'appeler Sā'in Danba (Saïn-Demba). Elle existait déjà à l'époque où le Ġāna était gouverné par la dynastie des Kayamagha et, à ce qu'il paraît, sa destruction dut avoir lieu après la chute de cette dynastie, c'est-à-dire après 1076-77[1]. Il n'est pas impossible que Sa'in Danba soit identique à la localité actuelle de Demba, située à la limite sud-ouest de la région de Diafounou, que je connais grâce à la carte établie par El Hadj Omar Ba de l'IFAN de Dakar.

Avant de terminer mon article, j'aimerais dire un mot au sujet du nom et de l'origine de la population de Zāfūn(u), à la lumière des sources arabes du haut Moyen Age. L'ouvrage anonyme *Kitāb al-Istibṣār* nous apprend que le pays de Zāfūn(u) était habité par un peuple appelé al-Barābir. Ce nom n'est rien d'autre que le pluriel du nom *Barbara* ou *Barbar*. Nous ne savons pas encore à quel peuple ce nom fut donné. Peut-être que l'auteur du *Kitāb al-Istibṣār* pensait aux Berbères. Dans ce cas précis, cela aurait pu être une allusion à la vie semi-nomade que menaient les habitants de Diafounou (Yāqūt en parle aussi) et à la coutume de se couvrir le visage qu'ils auraient empruntée à leurs voisins, nomades berbères. D'autre part, il n'est pas impossible que sous le nom d'*al-Barābir*, c'est-à-dire *Barbara* ou *Barbar*, se cache le peuple soudanais que le géographe az-Zuhrī appelle *Barbara* et cite dans sa description du Soudan occidental. D'après lui, les Barbara font partie des Ǧanāwa, c'est-à-dire des Noirs[2]. Il résulte de la suite de la description d'az-Zuhrī que ce peuple habitait au centre du désert (il s'agit probablement des steppes du Sahel du Sud), s'habillait de peaux, chose normale chez un peuple composé en partie de pasteurs, était très nombreux et occupait les territoires à proximité du Ġāna et de Tādmekka (au nord de Gao), dont les habitants envahissaient ses terres afin d'y prendre des esclaves. Ils avaient leur roi et étaient d'excellents archers. Il paraît qu'ils se distinguaient par les cicatrices de tatouage couvrant le visage aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Ce dernier fait rappelle la coutume de se stigmatiser le visage et les tempes au fer rouge, observée par al-Idrīsī chez le peuple soudanais Lamlam, voisin méridional du Ġāna[3]. D'après az-Zuhrī, les Barbara se croyaient les plus nobles parmi les peuples soudanais et prétendaient que les souverains du Ġāna étaient originaires de leur tribu[4]. Ce serait donc une fraction des Soninké. Ne pourrait-on, ainsi, identifier *al-Barābir* (Barbara, Barbar) avec un peuple noir appelé *al-Barbar* qui, à en croire la tradition locale, habitait au XIe siècle la loca-

1. HOUDAS et DELAFOSSE, *Tarikh el-Fettâch*..., texte arabe p. 39, trad. franç. pp. 70-71 ; voir aussi MAUNY, p. 125.
2. HADJ-SADOK, pp. 101 et 180-181 (§ 337, 338, 339).
3. DOZY et DE GOEJE, texte arabe p. 4, trad. franç. p. 4.
4. HADJ-SADOK, pp. 101 et 181, § 338.

lité de Tichitt dans la Mauritanie du Sud-Est ? Certains chercheurs assimilent ce peuple légendaire à un peuple d'agriculteurs à la peau noire, appelé *Barbaros* dans les sources portugaises et apparaissant, au XVe siècle, dans l'Adrar de Mauritanie, à côté des « Azenègues » (Zenaga) berbères[1].

1. P. DE CENIVAL et T. MONOD, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentin Fernandez (1506-1507)*, Paris, 1938, pp. 96-97, 120-121, 150, n. 140.